

L'architecture funéraire

Funeral architecture

Die Grabarchitektur

Anne Richard-Bazire



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lha/1041>

DOI : 10.4000/lha.1041

ISSN : 1960-5994

Éditeur

Association Livraisons d'histoire de l'architecture - LHA

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2018

Pagination : 123-140

ISSN : 1627-4970

Référence électronique

Anne Richard-Bazire, « L'architecture funéraire », *Livraisons de l'histoire de l'architecture* [En ligne], 36 | 2018, mis en ligne le 15 décembre 2020, consulté le 25 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lha/1041> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lha.1041>

L'ARCHITECTURE FUNÉRAIRE

Dès le début des années soixante-dix, Jean-Louis Pascal exécute monuments funéraires et tombeaux, réalisant ce que Werner Szambien a joliment appelé l'« architecture des ombres »¹. Dès son passage à la Villa Médicis, il est chargé d'élever dans l'église Saint-Louis-des-Français un monument en l'honneur du comte Henri Charles Louis d'Argy, colonel de la Légion romaine, mort à Rome le 26 janvier 1870. Le sculpteur Charles Jean Marie Degeorge lui prête son concours, comme il le fera quelques années plus tard pour le monument au peintre Henri Regnault, décédé à Buzenval le 19 janvier 1871². Jean-Louis Pascal élève à son jeune ami un joli temple blanc et or dans la cour du mûrier de l'École des beaux-arts à Paris (ill. 1). Il sert d'écrin au buste de Regnault par Degeorge et à la *Jeunesse* d'Henri Chapu, allégorie de marbre offrant au jeune héros le rameau de la gloire. Pascal a aussi œuvré dans les cimetières, celui de Fécamp³, celui de Chamaranche dans l'Essonne, dans les cimetières parisiens de Montparnasse et de Montmartre. Pour l'historien Jules Michelet, Jean-Louis Pascal réalise au début des années quatre-vingt, une très belle tombe au cimetière du Père-Lachaise, avec l'aide du sculpteur Antonin Mercié. Il élève enfin au tournant du siècle, dans l'église Notre-Dame-de-la-Consolation, rue Jean Goujon à Paris, un petit monument funéraire aux demoiselles Hatte de Chevilly, mortes dans l'incendie du Bazar de la Charité.

Les tombeaux Estragnat au cimetière Montparnasse et Königsvarter au cimetière de Montmartre

Pour certaines familles amies⁴, Jean-Louis Pascal réalise à la fois l'habitation et le tombeau. C'est le cas de la famille Estragnat pour laquelle il élève en 1871 une

1. Werner Szambien l'employa pour caractériser une partie de la production d'Étienne-Louis Boullée (1728-1799). Werner Szambien, *Jean-Louis-Nicolas Durand 1760-1834. De l'imitation à la forme*, Paris, Picard, 1984, p. 37.
2. Jean-Louis Pascal, le peintre Henri Regnault et le sculpteur Charles Degeorge avaient remporté le grand prix de Rome la même année, en 1866, se retrouvant ainsi ensemble à la Villa Médicis. Pascal et Degeorge furent ainsi, selon l'usage, désignés pour lui élever ce cénotaphe.
3. Il s'agit de la tombe de Rose Anaïs. À l'extrémité du tombeau en bâtière s'élève un petit édicule quadrangulaire à fronton triangulaire et enroulements supportant le buste de bronze de Rose Anaïs, avec cette inscription : « Élevé par souscription à la mémoire de Rose Anaïs, mère de sauveteurs, par la ville de Fécamp et les anciens combattants. 1799-1877 ».
4. Pour la famille Léon Perrault, Pascal réalise une tombe au Père-Lachaise, en plus des divers immeubles et maison construits pour elle dans le 16^e arrondissement de Paris. B.n.F., dp. Est., Ha 132. Cliché n° 2000-B-161846.



Ill. 1 : Monument à Henri Regnault et aux élèves de l'E.B.A. Jean-Louis Pascal et Ernest Coquart, architectes. 1872-1876. Marbre blanc, décorations polychromes et or. École nationale supérieure des Beaux-Arts (cour du mûrier). Sculpteurs : Henri Chapu : *La Jeunesse*, médaillée d'or au Salon de 1875, Charles Marie Degeorge : buste en bronze de Regnault exposé au Salon de 1876. Sculpture d'ornement : Perrin. Mosaïque : Jean-Dominique Fachina. Dorure et peinture : Charles Chauvin. Branche de laurier : Maison Barbedienne. Cl. auteur.



Ill. 2 : Tombe de la famille Estragnat au cimetière Montparnasse à Paris, entre les allées Lenoir et Chauveau Lagarde. Jean-Louis Pascal architecte. 1871. La tombe est au nom d'Estragnat née Matagnin inhumée le 17 novembre 1871. Division : 2 ; ligne : 10^e ligne droite ; n° de la tombe : 8 ouest ; n° de la concession : 574 P 1872. Cl. auteur.

tombe (ill. 2), petit édicule au fronton interrompu par une croix, à la corniche denticulée, orné sur les quatre côtés de couronnes funéraires, au cimetière Montparnasse (3 boulevard Edgar Quinet, Paris 14^e)⁵ et, en 1877, un immeuble au numéro 97 du boulevard Montparnasse. Jean-Louis Pascal réédite le même monument pour la chapelle funéraire de la famille Fontaine au cimetière de Chamarande dans l'Essonne⁶ (ill. 3). En 1881, pour abriter le tombeau de la famille du banquier Königswarter (Pascal leur construit la même année le très bel hôtel particulier de la rue de Prony), Pascal réalise un petit temple (ill. 4). Le tombeau est situé dans la partie israélite du cimetière de Montmartre, avenue Rachel (Paris 18^e)⁷. Il s'agit d'un édicule ouvert sur l'extérieur, à quatre colonnes à fûts lisses dans la partie centrale et cannelés aux extrémités⁸. Pascal y a placé des souvenirs de l'Orient : les chapiteaux, dont certains détails rappellent les formes anciennes de l'art égyptien (chapiteaux campaniformes), et la grille qui adopte la forme du chandelier à sept branches dont l'arc de Titus à Rome a conservé le dessin. Il fut reproché à Pascal de ne s'être pas plus inspiré de la tradition architecturale hébraïque : « Nous regrettons qu'un architecte de la haute compétence de M. Pascal, n'ait pas abordé l'expression architecturale juive, avec toute la résolution que son talent autorisait »⁹. Pascal n'a pas employé le dôme ovoïde qu'il ne croit pas très ancien¹⁰. Les colonnes sont placées de telle façon que si on les prolongeait, elles se rejoindraient idéalement en un point correspondant au centre de l'édifice : Pascal, imitant en cela les édifices grecs, a donné à son édicule une forme pyramidale. Le toit est recouvert d'écailles de pierre séparées par deux bandeaux transverses et s'achève par une pomme de pin, symbole de renaissance.

Le monument est en pierre d'Euville. Pour éviter les possibilités de destruction, l'architecte a employé autant que possible des monolithes : chaque colonne est formée d'un seul morceau avec son chapiteau et le couronnement se compose de blocs superposés étagés, sans joints verticaux, évidés simplement à l'intérieur. La dalle verticale, qui porte les noms¹¹ des personnes ensevelies dans le tombeau, est engagée dans des feuillures creusées dans les colonnes de la face postérieure.

5. La tombe est au nom de Mme Estragnat née Matagnin inhumée le 17 novembre 1871. Division : 2 ; ligne : 10^e ligne droite ; n° de la tombe : 8 ouest ; n° de la concession : 574 P 1872.

6. Il s'agit de la famille de la belle-sœur de l'architecte Durand. Je remercie Jean-Charles Capronnier de m'avoir donné ces renseignements. La famille Fontaine était une famille de négociants en épicerie de luxe parisiens, l'un de ses membres, Lucien Fontaine (1857-1943), établi place du Marché-Saint-Honoré, avait créé une conserverie à Clichy à la fin du XIX^e siècle.

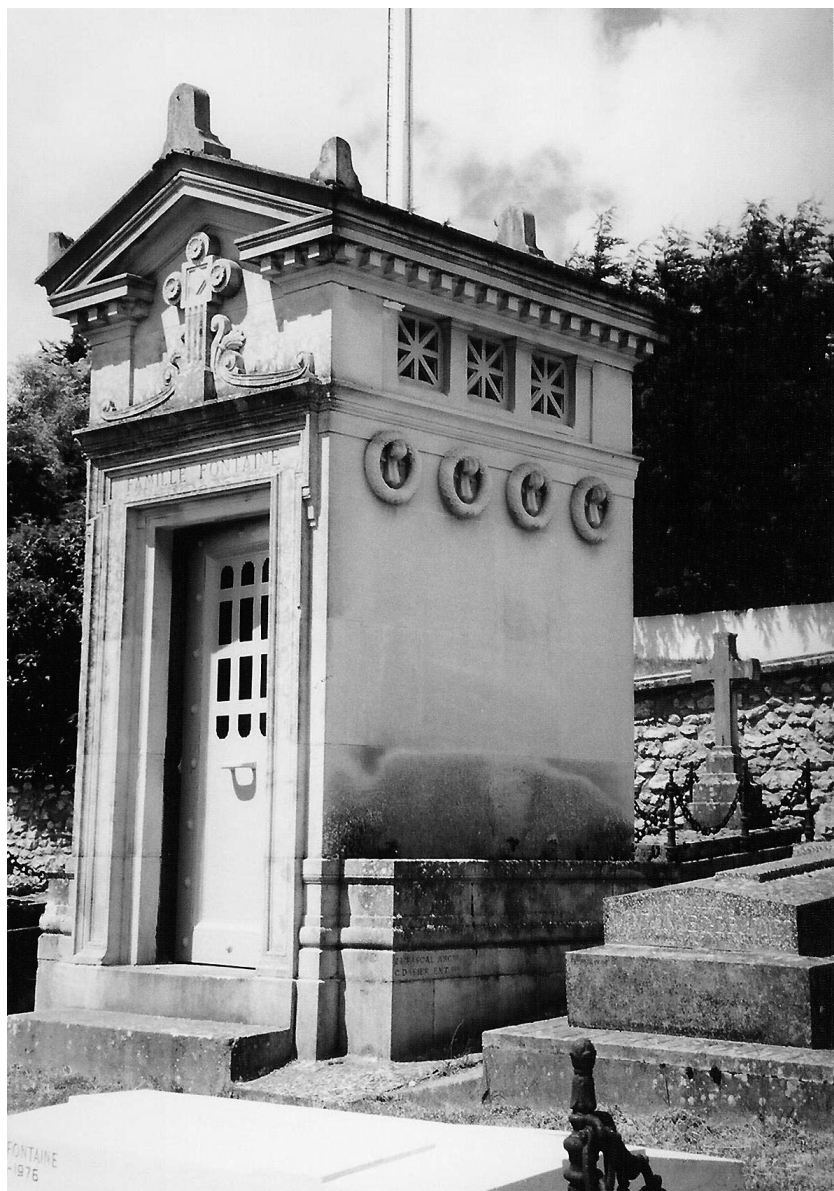
7. Pascal y exécute aussi le tombeau de la famille Doredò. En 1885, Luis Teresio Doredò, sujet bolivien et rentier, achète à Antoine Königswarter son hôtel pour 462 000 francs. Les tombes sont situées dans la partie israélite du cimetière, 7^e ligne à droite en entrant (Doredò) et 19^e ligne à droite au fond (Königswarter).

8. « Tombeau israélite au cimetière du Nord, à Paris », *R.G.A.T.P.*, n° XLI, 1884, p. 112-113.

9. *Ibid.*, p. 112.

10. Pour un avis contraire, voir : César Daly, « La vouûte égyptienne ; son origine préhistorique », *R.G.A.T.P.*, n° XXXIX, 1882, p. 145.

11. Il y est indiqué : concession à perpétuité n° 62, an 1838 et 528-1876. Léopold Simon : 4 juin 1800 - 24 juin 1863, Henri Auguste : 1^{er} juillet 1819 - à Paris 30 avril 1876, Léopold Jules Auguste : 21 juin 1848 - 27 septembre 1882, Frédérique veuve de Henri Königswarter, née le 17 février 1828, décédée au château du Tertre en Gironde, le 8 septembre 1893.



Ill. 3 : Tombe de la famille Fontaine. Cimetière de Chamarande dans l'Essonne. Jean-Louis Pascal architecte. Entrepreneur : C. Dabier. Cl. auteur.

La dépense en comptant la construction du caveau à douze places s'éleva à dix mille trois cents francs avec les honoraires de l'architecte. Une plaque gravée sur l'entablement de l'édifice indique : « Famille Léopold et Henri Königswarter ».



Ill. 4 : Tombeau de la famille Königswarter. Jean-Louis Pascal. 1881. Cimetière nord, avenue Rachel. Paris (18^e). 1881. B.n.F., dp. Est., Ha 132.

*Les tombeaux de Jules Michelet et Charles Degeorge au cimetière du Père-Lachaise*¹²

Le tombeau de Jules Michelet (1882)

Au cimetière de l'Est¹³, boulevard de Ménilmontant, Jean-Louis Pascal réalise le tombeau de Jules Michelet (1798-1874), dont l'inauguration, le 13 juillet 1882¹⁴, « ne fut pas une cérémonie funèbre, mais une apothéose »¹⁵ (ill. 5). « Il m'a paru que

12. Pascal y élève également la tombe de la famille Morsaline et Berrier. B.n.F., dp. Est., Ha 132. Cliché n° 2000-B-161848.

13. Cimetière du Père-Lachaise, concession n° 170PA de 1876, 52^e division.

14. *R.G.A.T.P.*, n° XXXIX, 1882, p. 138.

15. « Nouvelles diverses. Paris », *La Semaine des constructeurs*, 1882-1883, samedi 22 juillet 1882, p. 45.



Ill. 5 : Tombeau de Jules Michelet. Jean Louis Pascal. 1882. Cimetière du Père-Lachaise, boulevard de Ménilmontant, Paris (20^e), concession n° 170PA de 1876, 52^e division. Sculpteur de *l'Histoire* : Antonin Mercié. Sculpture décorative : Gustave Germain. Cl. auteur.

le génie de l'historien-poète, ce brillant représentant de la langue latine, pouvait être rappelé à la mémoire du passant ému, par un édifice d'une inspiration antique »¹⁶. Le tombeau est un élégant édicule grec de marbre blanc, composé d'une grande stèle¹⁷ encadrée de deux colonnes corinthiennes aux fûts cannelés et surmontée d'un entablement dont la frise est ornée de rameaux, d'insectes et d'oiseaux. Entre les deux colonnes, Michelet est représenté étendu sur un sarcophage, la poitrine découverte, le reste du corps enveloppé d'un suaire, la tête appuyée sur un oreiller qu'inonde la longue chevelure qui, dès sa jeunesse, l'encadrait d'un nimbe blanc. La main gauche est posée sur le cœur, le bras droit étendu le long du corps, la main tenant encore la plume. Les yeux sont fermés, les lèvres ont le sourire que donne au juste le contentement intérieur ; tout le visage respire une admirable sérénité. Au-dessus du sarcophage, l'*Histoire*, sculpture d'Antonin Mercié dont le modèle fut exposé au Salon de 1879¹⁸, se présente sous la figure d'une jeune femme d'une beauté sévère qui s'avance au milieu des mille plis d'une draperie d'une légèreté aérienne¹⁹. Sa main gauche tient un rouleau sur lequel on lit : *Histoire de France*, la main droite, par un geste qui semble soulever et entraîner tout le corps dans une envolée vers les régions supérieures, indique cette phrase célèbre qui est gravée dans le haut de la stèle : « l'Histoire est une résurrection ».

Une souscription internationale avait couvert la plus grande partie de la dépense du monument ; la modeste fortune de Madame Michelet avait fait le reste. L'État avait donné les marbres et le conseil municipal de Paris avait fait don du terrain : un terrain tel que Michelet l'aurait souhaité, lui qui aimait s'arrêter dans le cimetière sur les lieux en hauteur, d'où l'on jouissait d'une vue étendue sur Paris.

Madame Michelet souhaitait un monument honorifique entouré d'un jardinet de fleurs toujours entretenues et une fontaine coulant sans arrêt. « J'ai disposé les fleurs dans des vasques superposées, comme on ferait devant un autel, au-dessous de Michelet endormi, souriant à cette muse sévère qui montre l'inscription tirée des écrits du maître »²⁰. Sur le côté du sarcophage, une phrase empruntée au testament de Michelet a été choisie par sa veuve pour être gravée sur le monument comme étant l'expression de sa vie entière : « Que Dieu reçoive mon âme reconnaissante de tant de bien, de tant d'années laborieuses, de tant d'amitiés ».

La petite fontaine est devenue un édicule, en quelque sorte votif, sur lequel est sculptée en bas-relief une urne penchée, symbole de la pensée à traduire : en effet Pascal n'avait pas voulu qu'une vraie fontaine fit partie de l'édifice, comme le souhaitait la veuve, qui avait fait don au cimetière d'une canalisation et de quelques fontaines dispersées pour l'usage exhaustif des familles. Telle est l'explication de la

16. Jean-Louis Pascal, « Tombeau de Michelet au Père-Lachaise, à Paris », *R.G.A.T.P.*, n° XLII, 1885, p. 2-4.

17. H. : 2,25 m, L. : 2 m. *Inventaire général des Richesses d'art de la France, Paris, Monuments civils*, Paris, Plon-Nourrit et C^{ie} éd., 1902, t. 3, p. 254-255.

18. Antoinette Le Normand-Romain, *Mémoire de marbre. La sculpture funéraire en France. 1804-1914*, exposition Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, 1995, p. 268-269.

19. La figure de Michelet est très méplate, la muse aérienne est en demi-ronde bosse.

20. Jean-Louis Pascal, « Tombeau de Michelet au Père-Lachaise, à Paris », *op. cit.*, p. 3.

petite vasque contenant une plante aquatique, et de la stèle qui la surmonte avec son urne en bas-relief.

« On connaît un premier projet : une modeste stèle ornée d'un médaillon dessiné en 1857 par Auguste Préault (1809-1879) ami d'Alfred Dumesnil, gendre de Michelet, et de Michelet lui-même, destiné à Hyères, Michelet y étant mort et désirant être enterré là où il mourrait »²¹. Il semble qu'il y ait eu un procès entre le gendre de Michelet, qui voulait respecter son souhait, et sa seconde femme qui tenait à ce que le tombeau apparaisse comme une reconnaissance officielle. Le procès donna raison à la veuve. Celle-ci en profita pour s'approprier définitivement l'historien en excluant du monument ce qui pouvait rappeler sa première femme : à l'avant-gauche de la cuve sur laquelle repose le gisant de Michelet, un médaillon²² sculpté représente le profil entouré d'étoiles du petit Lazare Michelet, seul enfant né – et décédé – en 1830 de la première union, tandis qu'un emplacement symétrique était réservé pour le portrait de sa mère, qui ne fut jamais sculpté.

Sur le tore de feuillages de l'architrave, se détache le nom de Michelet, avec la mention : « Souscription internationale » ; des fleurs de marbre ornent la corniche, et, dans la cimaise du couronnement, des sculptures emblématiques se mêlant à des rinceaux ornementaux rappellent les œuvres poétiques et fantaisistes de l'écrivain : *L'Oiseau*, *L'Insecte*, *La Mer*. Le nom de ces œuvres se retrouve gravé, avec celui de *L'Histoire de France*, sur le parchemin que la muse tient dans sa main gauche.

Enfin, le nombre et la qualité des souscripteurs étant en eux-mêmes un titre de gloire, sur les faces latérales des antes sont gravées, à gauche, la liste des nations²³, à droite, celle des villes²⁴ ayant souscrit à l'érection du monument.

Le terrain sur lequel s'élève la construction est argileux ; la crainte d'un glissement, fréquent dans les monuments du Père-Lachaise a dicté à Pascal l'établissement d'un large plateau de béton sous toute la surface du monument, avec une sorte de caniveau de drainage tout autour, pour renvoyer les eaux d'infiltration à un égout voisin. Les blocs d'Euville du soubassement sont énormes, et les joints aussi peu multipliés que possible. Les marbres sont de dimensions rares. Le caveau et le soubassement ont été exécutés par l'entrepreneur de travaux de cimetières Blanchon et la marbrerie confiée à la maison Drouet ; le sculpteur Gustave Germain a interprété les dessins de Pascal pour la partie décorative (la dépense s'est élevée à quarante-trois mille francs, non compris la fourniture des marbres donnés par l'État). « Inutile de faire l'éloge de la belle composition de Mercié, qui est tout dans le monument »²⁵ dira Pascal.

21. Antoinette Le Normand-Romain, *Mémoire de marbre. La sculpture funéraire en France. 1804-1914*, *op. cit.*, p. 132.

22. Diamètre : 0,30 m.

23. « France, Angleterre, Grèce, Hongrie, Italie, Pologne, Portugal, Roumanie, Russie, Suisse ».

24. « Arcis-sur-Aube, Neufchâteau, Mézières, Clamecy, Tournon, Vire, Privas, Mustapha, Vesoul, Toul, Laon, Rodez, Compiègne, Bar-le-Duc, Macon, Agen, Moulins, Cambrai, Nevers, Périgueux, Vienne, Montauban, Perpignan, Pau, Boulogne-sur-Mer, Grenoble, Dijon, Le Mans, Montpellier, Alger, Amiens, Toulon, Le Havre, Rouen, Nantes, Toulouse, Bordeaux, Marseille, Lyon, Paris ».

25. Jean-Louis Pascal, « Tombeau de Michelet au cimetière du Père-Lachaise. Paris », *op. cit.*, p. 4.

Le tombeau du sculpteur et graveur Charles Degeorge (1889)

Jean-Louis Pascal réalise aussi au Père-Lachaise²⁶ (92^e division) pour son collaborateur au monument à Regnault, un tombeau élevé en 1889 grâce à une souscription (ill. 6). Charles Jean Marie Degeorge, statuaire et graveur en médailles, né la même année que Pascal, avait aussi remporté le grand prix en 1866 ; il avait réalisé à Rome, en 1867, un portrait de son ami sur un médaillon de bronze²⁷. Degeorge était un des collaborateurs favoris de Pascal qui l'avait imposé sur de nombreux projets : le monument au colonel d'Argy, le monument à Regnault, la Bibliothèque nationale ; il échoua cependant à le faire participer au grand chantier de l'Opéra, malgré la demande qu'il en fit à Charles Garnier :

« Je rappelle à votre bon souvenir mon ami Degeorge, peut-être l'unique sculpteur qui n'a rien fait à l'Opéra. Vous savez que c'est tant pis pour votre monument, parce qu'il a un talent très fin et très charmant. On me dit qu'on distribue en ce moment des bustes pour le foyer. C'est si justement son affaire que je prends la liberté de le signaler à votre attention. Vous avez peut-être souvenir de quelques jolies têtes Renaissance qu'il a exposées. Cette année, il avait au Salon un buste officiel pour l'Institut, le sinologue Stanislas Julien²⁸ ; c'était une chose excellente. [...] Vous savez que c'est lui qui fait notre buste de Regnault. Il est fort ressemblant »²⁹.

Degeorge était le grand ami du sculpteur Charles René de Paul de Saint-Marceaux³⁰ (1845-1915). Ils étaient ensemble dans l'atelier de François Jouffroy et avaient ouvert un atelier, 68 rue d'Assas (6^e) à Paris, en 1870. Au cimetière du Père-Lachaise, Saint-Marceaux réalise le buste en bronze de Degeorge placé sur le monument dont l'architecture est due à Pascal.

Le buste est en bronze (h : 0,60 m), sans indication de vêtement, la tête est nue, de face, la barbe entière. Il est inscrit sur la face antérieure du socle : « Saint-Marceaux à son ami ». Plus bas est gravé : « C. Degeorge. Sculpteur et graveur. Ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, chevalier de la Légion d'honneur, né à Lyon, 31 mars 1837, mort à Paris, 2 novembre 1888. Monument élevé par souscription ».

Ce buste est posé sur un piédestal adossé à la face antérieure d'une stèle placée à l'extrémité du tombeau. Une sorte de dais porté par deux consoles abrite le buste.

26. Concession : 485PP1888, position : 92^e division, 1/42, 4/90.

27. Il mesure à peu près 17 cm de diamètre et appartient à Daniel Greiner (Galerie Véro-Dodat à Paris) que je remercie pour m'avoir permis de le photographier.

28. Stanislas Aignan Julien, né à Orléans le 21 septembre 1797 et mort à Paris le 14 février 1873, est un sinologue français, titulaire de la chaire de langue et littérature chinoises et tartare-mandchoues au Collège de France de 1832 à 1873.

29. Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts (B.E.B.A.), Ms 744, *Lettres de l'architecte Jean-Louis Pascal à Charles Garnier*, lettre n° 64, 11 août 1874.

30. Auteur du gisant de Félix Faure sur la tombe du Père-Lachaise.



Ill. 6 : Tombeau de Charles Marie Degeorge. Jean-Louis Pascal. 1889. Cimetière du Père-Lachaise, boulevard de Ménilmontant, Paris (20^e), concession : 485PP1888, position : 92^e division, 1/42, 4/90. Buste de bronze : Charles René de Paul de Saint-Marceau. Cl. auteur.

Sur le piédestal est sculptée une épaisse guirlande de fleurs, tandis que la partie supérieure du dais est décorée, entre deux enroulements, d'une sorte de médaillon orné d'une branche de laurier, d'une masse, d'un compas et de fleurs³¹.

31. *Inventaire général des Richesses d'art de la France, Paris, Monuments civils*, Paris, Plon-Nourrit et C^{ie} éd., 1902, t. 3, 536 p., p. 273.

Le sarcophage couvert en bâtière, la stèle portant le buste du compositeur, avec ses lignes droites, renvoie à cette tendance au néo-classicisme que l'on retrouve par exemple sur la tombe de Georges Bizet (1880) réalisée par Charles Garnier au Père-Lachaise³². Le dais à enroulements, la luxuriante chute florale qui égaie la stèle funéraire ajoute un peu de fantaisie à la rigueur de l'ensemble.

*Le monument à Mlles Eudoxie Marie Louise et Marie Renée Yvonne
Hatte de Chevilly à la chapelle Notre-Dame-de-la-Consolation (1897-1901)*

Le 4 mai 1897, cent vingt-cinq personnes disparaissaient dans l'incendie du Bazar de la Charité. Très vite, une S.C.I.³³ fut formée pour acheter les 800 m² du terrain où s'était déroulé le drame, rue Jean Goujon à Paris (n° 23)³⁴, et financer une chapelle en souvenir des victimes. Une première souscription fut ouverte et les dons affluèrent rapidement. C'est à l'architecte Albert Désiré Guilbert (1866-1949) que l'on demanda de construire l'édifice à l'emplacement de la catastrophe³⁵. La première pierre bénie le 4 mai 1898 par le cardinal François Marie Benjamin Richard fut scellée le 9 octobre dans la crypte³⁶ et l'édifice fut inauguré le 4 mai 1900. Les travaux s'achevèrent le 4 mai 1901. Le 13 juin 1902, une deuxième souscription était ouverte pour rembourser les travaux. « Ce n'est pas un édifice funèbre que Guilbert dessina mais un sanctuaire mondain, coloré, mouvementé qui rappelle les édifices sur plan central du baroque italien »³⁷.

Cette chapelle, commencée en 1897³⁸ et ouverte le 4 mai 1901 sous le vocable de Notre-Dame-de-la-Consolation, présente au visiteur une façade³⁹ incurvée comme celle de Sainte-Agnès sur la place Navone à Rome, précédée d'escaliers (ill. 7). Les

32. Jean-Michel Leniaud, *Charles Garnier*, Paris, éd. du Patrimoine, 2003, p. 94-95.

33. La S.C.I. détenait les parts de copropriété. Les soixante-dix familles restent fondatrices de droit à vie mais leurs parts ne valent plus rien. La chapelle Notre-Dame-de-la-Consolation érigée à l'endroit du drame est inscrite aux M.H. depuis 1982.

34. Le terrain appartenait au banquier Michel Heine.

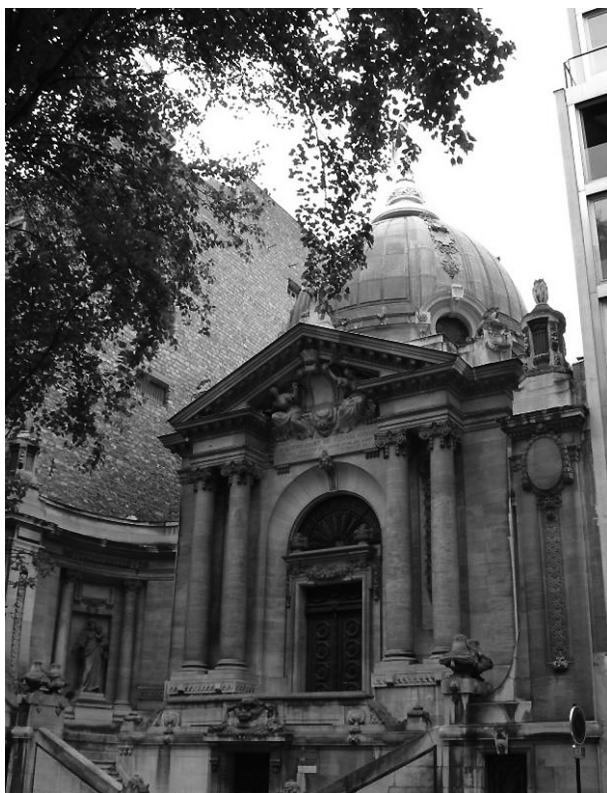
35. Ce sont des familles de victimes qui firent appel à lui : le comte d'Hinnisdäl, le vicomte de Bonneval, le comte de Rougé, le comte de Montrichard et la duchesse d'Uzès.

36. À gauche, à l'endroit précis où devait se trouver le pupitre de l'Évangile. « Nouvelles. Paris. Chapelle de la rue Jean-Goujon », *La Construction moderne*, n° 14, 1898-1899, 15 octobre 1898, p. 36.

37. Louis Hauteceœur, *Histoire de l'Architecture classique en France*, tome VII, Paris, Picard, 1957, p. 450-451.

38. Les fouilles ayant mis à jour une glaise de très mauvaise qualité due à l'ancien lit de la Seine, pour porter le poids de la chapelle, on couvrit les argiles d'un plateau de béton armé de 500 m² sur 1,70 m d'épaisseur. Tous ces renseignements m'ont été fournis lors d'une exposition sur Notre-Dame-de-la-Consolation réalisée en 1999 à la mairie du VIII^e arrondissement, à laquelle j'ai participé. Elle était organisée par la conservatrice de l'édifice, Mme du Cray, elle-même descendante d'une des victimes de l'incendie : Isabelle de Valtimesnil, belle-soeur du baron de Mackau.

39. Les matériaux utilisés sont : la pierre de Larrys pour la façade, la pierre de Lavoux (Vienne) pour l'intérieur de l'église, le Comblanchien (Côte-d'Or), un calcaire dur proche du marbre, pour les escaliers et les sols.



Ill. 7 : Chapelle Notre-Dame-de-la-Consolation. Albert Guilbert. 1897-1901. 23 rue Jean Goujon à Paris (8^e). Cl. auteur.

colonnes⁴⁰ accouplées ornées de chapiteaux ioniques à chutes qui encadrent le porche, le cartouche flanqué de figures qui orne le fronton interrompu, la voussure en tour creuse de la porte, les ailerons à niches, ornés de pots à feu qui encadrent la façade de temple qui constitue l'entrée et, dominant le tout, le dôme percé d'œils-de-bœuf, divisé en côtes, tout s'inspire de la Rome baroque. Dans les niches, deux statues représentant *la Foi* et *la Charité* sont dues au ciseau d'Horace Daillion (1854-1937)⁴¹. Ce dernier sculpte aussi la vierge colossale en bronze doré dominant le dôme : Notre-Dame des Sept-Douleurs et les deux anges du fronton.

À l'intérieur, Guilbert a cherché des effets de polychromie et de perspective : comme au dôme des Invalides, une première coupole, ouverte en son centre, laisse

40. Les huit colonnes sont en grand antique des Pyrénées.

41. Élève de Dumont et Nollet, il est médaillé d'or aux Expositions universelles de 1889 et de 1900 ; on lui doit le groupe : *Joie de la famille*, exposé dans le jardin du Luxembourg, zone sud, et celui en bronze du *Génie du sommeil éternel* qui orne le rond-point central du cimetière Montparnasse.

apercevoir la seconde, peinte par Albert Pierre René Maignan (1854-1908). Elle représente *la Glorification des Martyrs de la Charité* :

« Le Christ, la Vierge et les victimes, saint Vincent de Paul et les filles de la Charité, les trois vertus théologiques⁴² et les instruments de la Passion⁴³, tels sont les sujets que M. Maignan a à la fois traités isolément et cependant massés de façon à former un tout qui est une apothéose des martyrs de la Charité »⁴⁴.

La coupole repose sur des voussures aux architectures feintes et sur des couples de grandes colonnes dont les fûts de marbre cipolin vert pâle⁴⁵ sont mis en valeur par les chapiteaux, les tores, les dosserets de bronze doré. De grands vases de marbre noir disposés entre les colonnes sont contenus dans des niches à coquilles fleuries. Les vases, en grand antique des Pyrénées, ont été dessinés par l'architecte Guilbert, le sculpteur Dufeu réalisant la sculpture ornementale sur pierre et métaux. Les quatre enfants qui couronnent l'entablement du grand ordre intérieur et les figures pleurant sur les deux tombeaux garnissant le fond des bas-côtés sont dues au ciseau de Louis Auguste Hiolin (1846-1910). Les dallages de l'église sont en marbre noir, blanc de Lunel⁴⁶, bleu de Carrare, vert de Maurin⁴⁷ et jaune de Sienne. Les revêtements du chœur sont de marbre blanc, bleu de Carrare, de vert de Maurin, de jaune de Provence et de griotte des Hautes-Pyrénées. Le maître-autel que l'on doit à la maison Poussieltgue-Rusand est en marbre paonazzo. Celle-ci fournit aussi l'orfèvrerie de la chapelle, les accessoires, les grilles et les quatre grands vases d'entre les colonnes. De part et d'autre de la nef réduite ici à une seule travée, on entre dans les bas-côtés en passant sous quatre magnifiques colonnes monolithes de six mètres de haut, en grand antique des Pyrénées. Ces deux parties annexes de la chapelle donnent chacune accès, à un escalier conduisant à la crypte, et à une salle servant de vestibule à un chemin de croix en U qui se déploie en arrière de l'abside. En effet, trois galeries entourent une cour carrée à ciel ouvert, formant, avec le quatrième côté qui est l'abside de la chapelle, une sorte de cloître garni des édifices commémoratifs de quelques-unes des familles frappées par la catastrophe de 1897⁴⁸. Ces galeries latérales partent de l'extrémité des bas-côtés de la chapelle, à droite et à gauche, et s'étendent chacune sur cinq travées ; celle du fond en fournit quatre. Il a été ainsi obtenu sur la muraille du pourtour qui fait face aux baies vitrées prenant

42. *La Foi* élève le calice, *l'Espérance* prie dans un élan de confiance, *la Charité* avec deux enfants regarde passer les victimes et inscrit leur nom sur un livre pour que leur mémoire subsiste.

43. Un groupe d'anges portent la croix, la couronne d'épines, les fouets de la flagellation, la colonne rougeie du sang du Christ.

44. « Nouvelles. Paris. Chapelle commémorative Notre-Dame-de-la-Consolation », *La Construction moderne*, n° 16, 1900-1901, 13 avril 1901, p. 336.

45. Le cipolin est extrait des carrières de Saillon (Valais, Suisse).

46. Le marbre blanc de Lunel est extrait près de Boulogne et Basècles en Belgique.

47. Marbre provenant des Alpes.

48. Louis-Charles Boileau, *L'Architecture*, 1902, 15^e année, n° 8, samedi 22 février 1902, p. 57-62.

jour sur la cour, quatorze divisions, dessinées chacune par une sorte de portique à deux colonnes, dont les fonds sont décorés par les stations d'un chemin de croix, soit quatorze grands bas-reliefs en bronze patiné d'argent fourni par la maison Poussielgue. Entre les colonnes et sous les stations du chemin de croix, sont placés les cénotaphes.

Les pilastres portant les soffites transversaux du plafond, les caissons de ce plafond, les encadrements entre les colonnes du chemin de croix, sont exécutés en stuc imitant la pierre ; les bases et les chapiteaux des colonnes sont en bronze doré ; le marbre noir dit « granit du Labrador⁴⁹ » des colonnes est une matière d'une tonalité très puissante et d'un aspect particulièrement précieux dû à la texture semée de cristallisations bleuâtres.

Les baies qui éclairent les galeries sont en verre cathédrale incolore orné à la partie supérieure d'une guirlande florale peinte en jaune d'argent. Les lauriers de la bordure, également en jaune d'argent, symbolisent la gloire éternelle procurée aux défunts. Ces verrières sont l'œuvre du peintre-verrier Henri Marie Alexandre Carot (1850-1919). Celui-ci a aussi réalisé les deux roses éclairant les bas-côtés représentant une Piéta : *la Vierge des Douleurs* (rose nord) et une assumption : *la Vierge Triomphante* (rose sud), d'après des dessins d'Albert Maignan, et les baies décoratives du lanternon surplombant l'autel majeur, ornées des fleurs du sommeil éternel, le pavot.

Le dallage en marbre, avec quelques parties de liais, se compose de bandes enlacées noires sur fond blanc, d'écoinçons et de dessins en bleu turquin, vert de Maurin ou jaune de Sienne. Les édicules sont placés sur de larges marches de marbre blanc.

Albert Guilbert réalise lui-même neuf cénotaphes⁵⁰. L'architecte Ernest Félix Trilhe (1828-1902) signe celui d'Isabelle Maison, veuve d'Albert de Valtimesmil (13^e division). Le cénotaphe de la comtesse Laure Françoise Victorine de Crussol d'Uzès, comtesse d'Hunolstein (4^e division) est dû à l'architecte Louis Marie Joseph Parent (1854-1909)⁵¹. Le statuaire Louis Auguste Hiolin réalise pour le cénotaphe d'Hélène Bernard-Dutreil (14^e division) un magnifique portrait en bas-relief et il orne celui de la duchesse d'Alençon (7^e division) d'un médaillon ovale représentant le profil de cette dernière. Jean-Baptiste Clésinger (1814-1883) réalise en bronze le buste d'un Christ pour le cénotaphe de la vicomtesse de Bonneval (12^e division), et un médaillon représentant le visage du Christ, en marbre blanc, de J. Franceschi, orne le monument de Marie Eugénie Roland-Gosselin (10^e division).

49. Les vingt-huit fûts en granit du Labrador proviennent de Suède.

50. Il s'agit des cénotaphes de Marie-Louise Lourmand (1^{re} division), de Marie Apolline Angélique de Minardièrre et ses deux filles (2^e division), d'Henriette d'Hinnisdäl (6^e division), de Sophie Charlotte de Bavière, duchesse d'Alençon (7^e division), de l'épouse d'Anatole de Sessevalle (8^e division), de la baronne de Carayon La Tour (9^e division), de Maria Eugénie Roland-Gosselin (10^e division), de la vicomtesse Fernand de Bonneval (12^e division) et d'Hélène Camille Marguerite Dutreil (14^e division).

51. Louis Parent, promotion 1875 de l'E.B.A., fut l'élève de Clément et d'Henri Parent et de Ginain. Membre de la Société centrale et de la Société des architectes français, il réalisa et restaura beaucoup d'hôtels particuliers et d'immeubles de rapport à Paris.



Ill. 8 : Cénotaphe de Marie-Louise et Yvonne Hatte de Chevilly. Jean-Louis Pascal. 1901. Galerie de droite, 11^e travée. Bas-relief correspondant à la 11^e station du chemin de croix en bronze patiné d'argent fourni par la maison Poussielgue. Cl. auteur.

C'est dans la onzième travée, qui se situe dans la galerie de droite, que se trouve le monument de marbre blanc dû à Jean-Louis Pascal. Les lignes sont d'une composition originale : un petit édifice, sorte de tombeau à l'antique (ill. 8) (les trois faces sont ornées de bas-reliefs représentant des fleurs dont certaines sont symboliquement fanées) dont la corniche ornée d'oves est supportée, aux angles, par quatre colonnettes doriques cannelées, est surmontée d'une croix et de deux colombes. La table sur lequel repose l'édicule est portée par une cariatide (un terme dont la tête de femme éplorée est entourée de deux ailes déployées). Les reliefs sont d'une étude délicate, extrêmement soignée.

L'inscription, simplement gravée dans la pierre, indique que les victimes dont le monument rappelle le souvenir sont deux jeunes filles : Renée Marie Yvonne Hatte de Chevilly n'avait au moment de la catastrophe que dix-sept ans et sa sœur Eudoxie Marie Louise était âgée de vingt et un ans. La sévérité de l'œuvre simple et digne de Pascal est certainement voulue : la blancheur du monument et la repré-



Ill. 9 : Tombeau de la famille de Jean-Louis Pascal et de sa femme Ernestine Rudeau. Cimetière Montparnasse, Paris (14^e). 29^e division, 1^{re} section ; ligne : 1 ouest ; n° de la tombe : 1 nord ; concession 259 P 1877. Marbrier : Schmidt. Médaillon de Me Pascal : Ernest Barrias. 1904. Cl. auteur.

sentation de deux colombes mortes, rappelle la pureté et l'innocence des deux jeunes victimes.

Sous le cloître, surélevé de trois mètres environ au-dessus du sol, sont disposés des logements pour douze religieuses. À droite et à gauche de l'escalier sur la rue Jean Goujon sont ménagées des portes donnant accès, l'une à la crypte qui s'étend sous toute la chapelle, l'autre au logement des religieuses gardiennes.

Pour l'architecte, l'édifice étant destiné à la glorification des martyrs de la charité ne devait pas affecter un caractère funéraire. Albert Guilbert voulait qu'il fût, avant tout, un monument traduisant des sentiments d'espérance et de foi. Cette caractéristique a été recherchée aussi bien pour l'intérieur que pour l'extérieur de l'édifice : « À l'intérieur, la décoration deviendra de plus en plus riche et brillante, au fur et à mesure qu'elle gagnera en hauteur, pour revêtir, en pleine lumière sous la coupole supérieure, les couleurs éclatantes d'une résurrection »⁵².

La tombe familiale (ill. 9) Pascal-Rudeau-Barbé⁵³ se trouve au cimetière Montparnasse à Paris. Le terrain en avait été acquis en 1877⁵⁴, année de la mort de la mère de Jean-Louis Pascal, Louise Eugénie Damom, avec l'aide de Charles Garnier qui en avait demandé l'autorisation au préfet⁵⁵ ; Pascal l'en remercie dans deux lettres : « Le titre est définitivement acquis et payé [...] Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai à peu près la certitude que le terrain convoité sera bien réellement celui qui pourra être donné. Pour cela, après avoir vu le chef du cabinet du préfet, j'ai dû voir les deux inspecteurs des cimetières et enfin M. Feydeau, l'architecte en chef, que j'ai pu enfin joindre ce matin [...] Vous ne sauriez croire la satisfaction et le soulagement que vous nous avez apportés dans les douloureuses circonstances que je vous ai décrites⁵⁶. » Pascal et sa femme y sont représentés en médaillons, leur profil se faisant face. C'est à la Villa Médicis que Charles Degeorge avait réalisé un médaillon de bronze représentant le profil de Jean-Louis Pascal, médaillon reproduit ici. C'est également lui qui avait réalisé le médaillon représentant Ernestine Pascal, médaillon agrandi en 1904 à la demande de Jean-Louis Pascal, par le sculpteur Ernest Barrias, pour être placé sur le tombeau⁵⁷.

52. « Monuments commémoratifs. Chapelle à ériger rue Jean Goujon à Paris. Architecte A. Guilbert », *L'Architecture*, 1897-1898 (vol. planches), 6 août 1898, p. I-II.

53. La femme de Pascal s'appelait Ernestine Rudeau et les Barbé sont des parents de cette dernière.

54. Division : 29^e division, 1^{re} section ; ligne : 1 ouest ; n^o de la tombe : 1 nord ; concession 259 P 1877. (Marbrier : Schmidt).

55. B.E.B.A., Ms 744, *Lettres de l'architecte Jean-Louis Pascal à Charles Garnier*, lettre n^o 99, 24 septembre 1877.

56. *Ibid.*, lettre n^o 100 et 101, 29 septembre 1877.

57. B.E.B.A., Ms 745, *Lettres de l'architecte Jean-Louis Pascal à Louise Garnier*, lettre n^o 16, 29 octobre 1904.